

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 12

Artikel: L'infanterie aux manœuvres du 1er corps d'armée
Autor: Isler
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XL^e Année.

N^o 12.

Décembre 1895.

L'infanterie aux manœuvres du I^{er} corps d'armée.

Conférence donnée à la section vaudoise de la Société des officiers par le colonel P. Isler, instructeur d'arrondissement.

Le compte rendu que nous donnons ici de l'intéressante conférence de M. le colonel Isler n'est pas un compte rendu in-extenso, mais un résumé que nous nous sommes efforcés de faire le plus détaillé et le plus fidèle possible.

* * *

En débutant, le conférencier a exposé qu'il avait l'intention de relever quelques points faibles du service de l'infanterie et d'exposer la manière dont cette arme pourrait se développer et réaliser de nouveaux progrès.

Pendant le *cours préparatoire*, pour la première fois, l'instruction des unités a été abandonnée aux commandants. Malheureusement, la distribution du plan d'instruction s'est fait attendre jusqu'au commencement d'août, ce qui était un peu tard. Cependant, il restait encore trois semaines, et si chaque officier, en particulier les commandants de bataillon et de compagnie, avaient consacré une heure par jour à se préparer, ils auraient pu arrêter de bons plans d'instruction pour leurs unités. Les commandants de compagnies auraient pu, à l'aide de la carte et du règlement, composer leurs exercices de combat et de service de campagne, rédiger leurs programmes et leurs suppositions et les soumettre à temps à leur chef.

Ils auraient dû aussi, pour l'instruction théorique et pratique par section, élaborer des programmes et les envoyer à leurs lieutenants, ou du moins les leur remettre le jour d'entrée au plus tard.

D'après le plan d'instruction, tous ces programmes devaient, par la voie du service, parvenir aux commandants de divisions. Les instructeurs d'arrondissement avaient à les étudier

pour donner un préavis au commandant de division. Qu'est-il arrivé? A deux ou trois exceptions près, les programmes ne sont arrivés que la veille du jour d'entrée au service, et n'étaient pour la plupart qu'une simple répartition d'heures, sans indication ni de la matière à traiter, ni du terrain choisi, ni des suppositions qui devaient être à la base des exercices.

Un enseignement ne peut être profitable si celui qui doit le donner est pris à l'improviste, et si la veille seulement ou peut-être le jour même, il est informé qu'il aura à diriger un exercice de campagne de sa compagnie ou de sa section.

Le résultat du cours préparatoire s'est ressenti de ce manque de travail préalable d'une partie des officiers. Les différentes unités auraient pu en sortir mieux préparées.

La marche. Les chaleurs exceptionnelles et la large hospitalité des populations genevoise et vaudoise ont été les principaux obstacles au maintien d'une bonne discipline de marche. Aussi, à diverses reprises, les juges de camp ont-ils eu des observations à faire au sujet de l'ordre dans les colonnes.

Une compagnie, même un bataillon peuvent marcher à leur aise ; si quelque irrégularité se produit, cela n'entraîne pas de conséquences graves. Mais, dans les colonnes d'une certaine importance, l'utilité d'un ordre méticuleux et d'un mouvement régulier et rapide se manifeste d'une manière éclatante, car, si l'ordre est rompu, la rapidité de la marche en souffre, les colonnes s'allongent et la durée de la mise en bataille est plus longue. La division en marche de guerre sur une seule colonne doit mesurer 9 à 10 kilomètres et exige pour son déploiement 2 h. à $2 \frac{1}{2}$ h. Si la discipline de marche n'est pas rigoureuse, ce déploiement demande facilement une heure de plus.

On devrait mieux veiller aussi à la régularité de l'allure ; il y a trop d'à-coup. Cela provient de ce que les commandants de compagnie n'observent pas tous la marche de 100 pas de 80 cm. à la minute et ne la maintiennent pas d'une manière assez constante malgré les montées et les descentes ordinaires à nos routes. Le résultat en est qu'ils n'ont plus leur compagnie en une colonne compacte, distincte des autres compagnies du bataillon.

Dès que l'artillerie a commencé à faire partie des colonnes de marche, les irrégularités ont augmenté. Souvent on a vu

l'artillerie s'arrêter sans motif, sans qu'une halte eût été commandée pour toute la colonne, mais uniquement pour se donner du champ, l'infanterie qui marchait devant elle avançant plus lentement. En ce faisant, elle ne songeait pas à l'infanterie qui la suivait, et qui, arrêtée par elle, ne pouvait ensuite regagner la distance. Il faut que les colonnes d'infanterie et d'artillerie s'amalgament, forment un seul tout, et pour cela l'artillerie doit régler son allure sur celle de l'infanterie et s'en tenir aux haltes-horaires prévues par le commandant de la colonne.

Parfois aussi, des états-majors, pour recevoir des communications, donner des ordres ou étudier la carte, négligeaient de sortir de la route pour s'arrêter. Rejoints par la colonne, ils étaient cause de nouveaux à-coup.

Il est arrivé également que des chemins à prendre par des colonnes en dehors de la route, à gauche ou à droite de l'avant-garde, en vue du déploiement, sous bois par exemple, n'ont pas été suffisamment reconnus, si bien que la troupe a été obligée de rompre par deux, même par un. La conséquence en a été que les colonnes se sont allongées et que le déploiement a été retardé. Dans des cas pareils, il faut, sans autre, multiplier les colonnes, et cela si possible dans chaque bataillon. De cette manière la profondeur de la colonne n'est pas sensiblement augmentée.

Pour combattre la fâcheuse influence de la chaleur, plusieurs moyens peuvent être employés :

a) Ordonner des allégements dans la tenue : dégrafer les cols, ôter les cravates, relever la jugulaire. Mais, pour éviter que le soldat ne se permette lui-même individuellement ces modifications de la tenue et commette ainsi un acte d'indiscipline, le commandant de la colonne doit y penser à temps et donner les ordres nécessaires ;

b) Puiser de l'eau en passant dans les villages. Plus il fait chaud, plus il est nécessaire de donner souvent à la troupe l'occasion de se désaltérer. A cet effet, le commandant de la colonne doit prévenir les autorités locales, afin qu'elles fassent nettoyer et remplir les bassins de fontaines ou préparer des cuiviers pleins d'eau le long de la route, de manière à ce que les hommes des files extérieures puissent, au passage et sans s'arrêter, puiser l'eau avec leurs gamelles individuelles ;

c) Ne jamais partir pour une marche ou pour une manœuvre

vre sans que les gourdes aient été remplies d'une boisson dé-saltérante, café ou thé. Ces boissons peuvent être fournies par l'ordinaire ;

d) Pendant la grande halte, ou pendant la critique, la troupe devrait être astreinte à cuire elle-même le café. A cet effet, elle devrait être toujours munie d'une ration de café ou de thé, qu'on remplacerait à l'étape. Les marches, parfois considérables, après la manœuvre, auraient été mieux supportées, si l'on avait agi ainsi. Au cas où l'on craint de ne pas trouver de bois à proximité du lieu de la halte, on fait emporter aux hommes une petite bûche sur leur sac.

Enfin, on aurait peut-être pu éviter à la troupe certaines marches en étudiant avec plus de soin les suppositions à la base de chaque exercice. Cela était possible, puisqu'on savait que tout devait finir le 11 septembre aux environs d'Echallens. La troupe voit toujours d'un mauvais œil, après une manœuvre, les longues marches rétrogrades qui devront être refaites le lendemain en sens contraire.

Stationnement. Une opération de guerre ne peut être continuée sans interruptions. Hommes et chevaux ont besoin de réparer les forces consommées dans les marches et les combats. Il faut aussi remettre en état les effets d'habillement, d'équipement, d'armement, les harnachements, les voitures, etc. ; il faut réapprovisionner les troupes en vivre, en munition. Tout cela ne peut se faire qu'à l'état de repos. A cet effet, les troupes sont cantonnées, ou bivouaquent, généralement du soir au lendemain matin, et il est du devoir de chaque chef d'un corps de troupe de veiller à ce que ce rétablissement de forces et de matériel se fasse d'une manière aussi complète que les circonstances le permettent. Ce temps de repos doit en même temps être utilisé de manière à consolider la discipline, c'est-à-dire que tous les travaux qui rentrent dans ce que l'on appelle le service intérieur doivent se faire avec la plus grande régularité. Il y a donc lieu de les arrêter dans chaque unité, bataillon, compagnie, batterie, par un ordre publié au moment de la prise du cantonnement. Il y a lieu ensuite d'en surveiller la stricte exécution.

Voici comment le conférencier se représente le travail dans le cantonnement d'un bataillon :

A l'arrivée, le bataillon est réuni sur la place d'alarme ; on

fait sortir la garde et on communique les ordres. Puis, les compagnies licenciées, gagnent leurs cantonnements, s'y installent ; les hommes touchent la paille, les couvertures, etc., en présence de leurs officiers. Les premières heures qui suivent sont consacrées aux soins de propreté ; on conduit les compagnies aux bains de pieds. Ensuite soupe. Si les voitures ne sont pas arrivées et que l'on peut prévoir leur arrivée tardive, on fait cuire une soupe dans les marmites individuelles¹. Après cela les compagnies sont réunies dans la tenue qui leur aura été indiquée et qui dépendra souvent du temps qu'il a fait. On passe l'inspection pour juger de la manière dont les travaux de propreté ont été exécutés ; le commandant de bataillon assistera à l'inspection alternative des compagnies, ou inspectera lui-même. On distribuera pour le lendemain le pain, et le café dans les gourdes ; on remplacera les rations de soupe, de conserve, de café en poudre employées dans la journée ; on contrôlera la présence de la ration de réserve. Les diverses opérations terminées et l'ordre constaté en tout et partout, la troupe est licenciée.

Pour assurer à la troupe un repos suffisant, il sera bon souvent de fixer de bonne heure la retraite et l'appel du soir.

Il n'est pas nécessaire que les officiers veillent pour attendre les ordres. Il suffit que la garde soit avisée qu'elle ait à les porter dès leur arrivée au commandant du bataillon. Si celui-ci doit, pour les exécuter, avancer l'heure de la diane, il fera réveiller les chefs de compagnie pour qu'ils soient avisés.

Le matin, on commence par remettre en état les cantonnements et l'on porte les couvertures au parc. Déjeuner. Réunion des compagnies, appel et inspection. Avant le départ, quelques mouvements formels. Visite des logements évacués par l'adjudant de bataillon ou par tel autre officier spécialement désigné.

« Si le départ est tardif, ou si l'après-midi on arrive au cantonnement de bonne heure, il ne faudra pas hésiter à ordonner une demi-heure ou une heure d'école du soldat.

» Je ne sais si tous les bataillons ont procédé de cette ma-

¹ Ne vaudrait-il pas mieux, pour mettre fin une bonne fois aux continualles récriminations que provoque l'arrivée tardive des voitures, de rompre avec le système actuel et de donner à la direction des manœuvres elle-même le droit de faire avancer les trains régimentaires à proximité du rayon probable du cantonnement du soir ?

nière, dit M. le colonel Isler, mais dans certains cantonnements l'ordre et la discipline n'ont pas toujours été ce qu'il aurait fallu. Il y a aussi abus dans le nombre des hommes occupés aux voitures ; un contrôle plus serré s'impose à cet égard. Dans maints cantonnements on aurait pu aussi diminuer le nombre des factionnaires de la garde intérieure. Il n'y a pas besoin d'une si grande quantité de sentinelles ; en revanche, il faut leur donner une consigne nette et précise. Quant aux gardes extérieures de cantonnement, indispensables au moins sur le front d'opération, elles ont manqué parfois. »

Pour les avant-postes destinés à la protection des troupes au repos, leur service aurait gagné, pendant le cours préparatoire, à être enseigné d'une manière moins théorique. Plutôt que s'attarder dans des explications, mieux vaut placer une grand'garde et instruire pratiquement les sentinelles et les patrouilles. C'est ainsi seulement qu'on obtiendra que pendant la manœuvre les différents échelons du service des avant-postes occupent les emplacements favorables par rapport au terrain. D'une manière générale, on emploie trop le système des avant-postes continus, tandis que les avant-postes de marche qui absorbent moins de monde pourraient suffire.

Enfin, il n'est pas nécessaire de supprimer dans les quartiers, une fois la manœuvre terminée, tout emploi de la fanfare, ni tous les signaux comme on l'a fait. Un peu de musique réconforte le soldat et réjouit en même temps les habitants. C'est pour tous un élément de plaisir qu'il ne faut pas négliger.

Le combat. Pendant le cours préparatoire, le détail de l'instruction sur le combat, l'école de section, a surtout souffert de l'exiguïté des places d'exercice, et du fait que souvent plusieurs compagnies ont eu le même travail en même temps. Il ne peut résulter que de la confusion d'une telle disposition. Pour être exercée au combat, une section doit disposer d'un espace de 50 à 100 mètres de largeur sur 800 à 1000 mètres de long. Pour une compagnie l'espace doit être plus étendu encore. En avant, il y a un ennemi marqué contre lequel on exerce l'attaque, ou qui avance contre la section en défensive. Il y a donc lieu ou bien d'assigner à chaque compagnie une place d'exercice séparée ou, s'il n'y en a qu'une, de l'utiliser à tour de rôle pour les différentes compagnies.

Cette préparation pour le combat a évidemment été le point faible du cours préparatoire, faute d'expérience de la part des chefs quant à la méthode d'instruction. Aussi, lorsque les régiments ont été réunis la première fois pour des exercices de combat, il y a eu maintes erreurs et omissions à relever dans la conduite des subdivisions :

a) Les commandants ne s'orientent pas suffisamment ; ils restent trop collés à leurs troupes, et ne donnent pas toujours à temps les ordres que nécessite la situation ;

b) Les ordres sont souvent incomplets (indication sur l'ennemi, sur nos propres troupes, volonté, exécution par les diverses fractions de nos troupes) ;

c) La conduite des subdivisions et des unités, au point de vue du maintien d'une parfaite discipline de combat, laissait à désirer. Il faut que tous les chefs s'appliquent à donner partout et dans toutes les situations les commandements de la même voix énergique. Même des commandements à voix basse peuvent être prononcés énergiquement. Un mauvais commandement provoque une mauvaise exécution. Sur le champ de bataille, au milieu de la grêle des projectiles, ce ne sont que les commandements bien connus et prononcés avec énergie, qui électrisent et entraînent la troupe ;

d) Les unités ne conservent pas dans tous les terrains et à toutes les allures les formes régulières de la ligne et de la colonne. Elles doivent savoir, par exemple, effectuer la traversée d'un bois en conservant des formations de manœuvres appropriées au terrain.

Il y a des égrenés, cela surtout après les passages d'obstacles, parce que les chefs laissent continuer la tête et ne pensent pas à rallier d'abord toute leur troupe avant de continuer la marche. On remarque aussi des patrouilles égarées ou peu pressées de rentrer dans le rang une fois leur mission terminée ; des hommes arrivent de l'infirmerie, etc. Il appartient surtout aux officiers montés de remettre de l'ordre dans ces égrenés. Il serait facile de les former en une subdivision et de les faire rentrer pendant la critique ;

e) Les chefs ne sont pas assez au courant de la technique de l'attaque, telle que la prescrit notre nouveau règlement ; il n'y a pas assez de méthode dans l'emploi des troupes pendant les diverses phases de l'attaque, jusque et y compris

l'assaut. On s'attarde trop aussi aux distances déjà rapprochées de l'ennemi ;

f) On emploie trop de formations denses, là où le combat moderne réclame l'emploi de lignes et même de mises sur un rang ;

g) Les échelons d'arrière, soutiens, réserves, ne sont pas toujours disposés où l'exigeraient les circonstances, c'est-à-dire derrière les ailes, et même débordant celles-ci ;

h) Le rôle du groupe démonstratif n'a pas toujours été bien compris ;

i) L'attaque décisive a rarement été dirigée sur le flanc, soit le point faible de l'adversaire ; le plus souvent elle a abouti à une attaque frontale ;

k) Dans la défensive, on dépense souvent trop de monde au début, alors que la direction d'attaque ne s'est pas encore dessinée.

On n'emploie qu'à contre-cœur l'outil de pionnier pour la mise en état de défense des positions. Ce reproche s'adresse aussi au groupe démonstratif dans l'offensive. Il est établi cependant que des troupes derrière des parapets n'essuient pas le quart des pertes qu'elles auraient à supporter sans abri.

La réserve générale a rarement réussi à faire sa contre attaque sur le flanc de l'assaillant ; elle n'a été employée qu'à doubler la ligne de feu au moment décisif. Cependant, les armes modernes rendent le front suffisamment fort par lui-même ; il peut à lui seul résister à l'adversaire. Si le défenseur veut avoir en sa faveur la décision, il faut qu'il fasse une contre-attaque ou un retour offensif.

l) Les régiments et les brigades manquent encore de pratique dans leurs évolutions : mouvements en formation de rassemblement et déploiement pour le combat. Il serait bon que dorénavant dans les cours des unités supérieures, on vouât plus de temps à cette partie de l'instruction. En manœuvre, les exercices de campagne auxquels nous consacrons deux jours pour les régiments et autant pour les brigades, ont certainement leur utilité. Mais ils ne rendent pas ces unités si aptes à remplir leur rôle dans le combat. Ce ne sont pas les détachements qui nous donneront le succès décisif, mais bien nos trois ou quatre corps d'armée réunis pour la bataille. C'est en vue de celle-ci que nous devons dresser notre infanterie,

sans pour cela négliger, bien entendu, le service des détachements.

Le *défilé* suggère à M. le colonel Isler les observations suivantes :

a) Il est regrettable que la direction du défilé ne se soit pas confondue avec celles des lignes séparatrices des champs, l'alignement des troupes en aurait été rendu plus facile ;

b) Les officiers montés qui précèdent les unités d'infanterie ne veillent pas assez à leurs distances, soit qu'ils laissent aller trop leurs chevaux, soit qu'ils les retiennent trop ;

c) Les fanfares ont joué généralement dans une bonne cadence, mais le pas de la troupe a été parfois un peu court. Tout dépend de l'allure du commandant de la compagnie de tête du bataillon, à la condition que le personnel de l'état-major, à pied et à cheval, qui marche devant, observe sa distance ;

d) Le commandement prescrit pour les commandants de compagnie devant l'inspecteur : « Garde à vous, à droite », n'a pas toujours été donné, ou n'a pas été entendu ;

e) Dans un bataillon, les commandants de compagnies n'occupaient pas leur place réglementaire ;

f) Les compagnies ne se dessinent pas assez nettement à l'intérieur du bataillon ;

g) Quelques porte drapeaux tenaient leur drapeau penché en avant, au lieu d'avoir la hampe perpendiculaire au sol ;

h) Il vaudrait mieux modifier la prescription qui met le personnel de l'état-major en tête du bataillon. Il serait plus pratique et plus favorable au coup-d'œil que le commandant seul fût en tête, le personnel de l'état-major suivant le bataillon en serre-file. L'adjudant du bataillon serait aussi mieux placé de cette manière pour la surveillance du défilé.

* * *

Avant de terminer, encore un mot sur l'importance des manœuvres en général et sur les plaintes formulées dans le public contre les fatigues et les privations imposées à la troupe pendant les manœuvres.

Dernièrement, un journal a écrit que l'armée suisse étant appelée à faire la guerre défensivement, elle n'aurait jamais à

combattre que dans des positions ; que, dès lors, son instruction était bien suffisante.

Faire la guerre défensivement n'est cependant pas si simple que le journal en question le croit. La guerre défensive exige qu'on empêche l'ennemi d'envahir le territoire et, s'il l'envahit, qu'on fasse tous ses efforts pour l'en chasser. Les événements ne se présenteront pas pour tous les pays attaqués comme ça a été le cas dans la guerre de 1885 pour la Bulgarie, où l'agresseur, arrêté par la position de Sliwnitza, à une journée de marche de la frontière, ne réussit pas à s'en emparer et dut se retirer rapidement sur son propre territoire. Même là, pour tirer parti de sa victoire, le défenseur dut sortir de sa position et passer à l'offensive pour poursuivre l'ennemi.

Les Français, en 1870, furent forcés, par les événements, de faire la guerre défensivement. Voyons, par quelques exemples, s'il leur a suffi pour cela d'occuper des positions.

Le 6 août, l'armée de Mac-Mahon est délogée de sa position à Fröschwiler, en Alsace. Elle gagne Neufchâteau à l'aide d'une opération de retraite, qui comporte en 8 jours de marche consécutive (du 6 au 14 août au soir), un trajet d'environ 200 kilomètres (distance de la Venoge à la Reuss). De là, l'armée est transportée en chemin de fer à Châlons. Après y avoir été reconstituée et renforcée, du 17 au 20 août, elle se porte les 21 et 22 à Reims (40 km.) et tente, par une opération offensive vers le N.-E., de secourir l'armée de Metz. Cette opération conduit l'armée de Mac-Mahon, en 7 jours du 23 au 29 août, jusqu'à Mouzon sur la Meuse (100 km., distance de l'Emme à la Venoge), pour finir par la bataille de Sedan.

En hiver, après les combats d'Orléans, une partie de l'armée française est réunie à Bourges, puis, sous les ordres du général Bourbaki, dirigée, vers la fin de décembre, en chemin de fer partiellement, vers l'Est. Partant de la ligne Auxonne-Besançon, cette armée entreprend, le 2 janvier, une opération offensive sur Belfort, pour débloquer cette place. Après 13 jours de marche, comptant 120 kilomètres, elle atteint la Lorraine, ligne fortifiée par le corps du général Werder, qui couvre le siège de Belfort. Les 15, 16 et 17 janvier, l'armée de Bourbaki, ayant 10 divisions d'infanterie, attaque cette position que défendaient 3 divisions allemandes. Après le troisième jour

de tentatives infructueuses pour forcer la position, l'armée française se retire, du 18 au 22, sur Besançon, puis sur Pontarlier, d'où elle cherche et obtient un refuge sur le territoire helvétique.

Voilà un exemple qui nous renseigne sur les efforts imposés à une armée dans une guerre défensive, efforts qui comportent beaucoup d'opérations, soit rétrogrades, soit offensives, ayant une durée variant de 8 à 15 jours, avec une moyenne de déplacement de 10 à 25 km. par jour. Et, non seulement ces opérations comprennent des batailles en rase campagne, comme celles de Wœrth, de Sedan, d'Orléans, mais même l'attaque d'une position fortifiée, comme celle de la Lisaine.

Pensez-vous que des péripéties semblables seraient épargnées à l'armée suisse quand l'heure suprême aura sonné et qu'il s'agira de faire face à une agression sérieuse ? Evidemment non.

L'emploi de notre armée, dit en terminant M. le colonel Isler, comportera, lui aussi, beaucoup de mouvements avec des marches plutôt fortes que moyennes, parce que le succès d'une opération dépend toujours de la célérité de son exécution. Les marches en colonnes de corps d'armée ou par division exigeront une discipline très serrée, et une grande dextérité pour prendre les cantonnements ou établir les bivouacs, afin d'y rétablir les forces en vue des efforts du lendemain. Les misères inhérentes aux mouvements et aux stationnements des grandes masses ne nous seront certainement pas épargnées non plus ; souvent on sera obligé de vivre avec ce que l'homme porte sur lui ou ce qu'on trouvera sur les lieux. Mais ce sont les combats surtout qui exigeront la plus grande somme d'efforts et de dévouements, ainsi qu'une extrême habileté de la part des chefs des grosses et petites unités, pour faire manœuvrer leur troupe et la conduire au feu, à la fois avec circonspection et énergie. Pensez-vous qu'en présence des exigences de la guerre, il soit inutile d'y préparer, d'y habituer, en temps de paix, et les chefs et la troupe ? Pensez-vous, dès lors, que les efforts que nous imposent les manœuvres, dont le but est de nous habituer à la guerre, soient de trop, constituent un surmenage ?

Le combat dans les manœuvres ne peut être comparé au combat réel. La plupart des simulacres de combat n'exigent que peu d'efforts physiques de la part de la troupe qui reste

sur place la plus grande partie du temps. Les marches et le stationnement se rapprochent déjà plus de la réalité. Cependant je ne crois pas qu'aucune unité de la 1^{re} division ait eu, dans les dix jours de manœuvres, inspection comprise, une moyenne de trajet de plus de 20 kilomètres. Si, pendant ces marches et au stationnement les fatigues et les privations ont été considérables, il faut l'attribuer d'abord à la saison excessivement chaude, ensuite à l'inexpérience des chefs dans l'emploi des moyens propres à les atténuer ou à les éviter. Je me suis permis, dans la première partie de mon exposé, de montrer les lacunes qui existent à cet égard dans l'instruction de notre infanterie. J'ai la conviction qu'avec l'esprit militaire et le désir de faire pour le mieux, qui sont innés dans le corps des officiers de la 1^{re} division, il aura suffi de les signaler pour que les prochaines manœuvres, dans quatre ans, donnent l'occasion de constater de sensibles progrès. »



Déploiement stratégique des forces françaises sur leur frontière orientale¹.

Nous avons laissé les extraits de l'ouvrage du général Pierron sur cet important sujet au moment où, après avoir exposé les vues les plus rationnelles sur les diverses combinaisons qui pourraient se présenter dans des opérations d'Allemands contre Français autour de la frontière franco-allemande, il y aurait à y mêler l'éventualité d'une entrée en ligne de forces russes en faveur de la France. Cette éventualité fait sortir la discussion du domaine des données positives pour l'introduire dans celui des hypothèses plus ou moins vraisemblables ; car si l'on peut savoir assez exactement les effectifs que soit l'Allemagne soit la France pourraient mettre en présence sur la zone d'environ 80 lieues entre la Suisse neutre et la Belgique neutre, on n'en peut dire autant de la possibilité militaire russe sur les diverses frontières de son immense territoire. Des complications internationales y sont en germe sur plusieurs points, à proximité de matières inflammables, et si le front spécial d'une action directe contre l'Allemagne, en

¹ Voir notre livraison de novembre 1895.